

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 37

Artikel: Lè dou dragon
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218200>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1923 pour **2 fr. 00** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

A PROPOS DU JEUNE FÉDÉRAL

EST demain, dimanche, jour du Jeune fédéral. Jadis, cette journée était célébrée de façon beaucoup plus austère qu'aujourd'hui. On passait une bonne partie de son temps à l'Eglise; on jeûnait, plus ou moins, car si l'on ne mangeait pas de viande ni de légume, on compensait, en revanche, cette privation en engloutissant, entre deux services religieux, force tranches de gâteau aux pruneaux. C'était le plat du jour. Les établissements publics étaient fermés dès la veille, au soir, c'est-à-dire du samedi soir au dimanche, au coucher du soleil. Aussi plusieurs cafetiers, qui, durant le reste de l'année sont à la tâche le dimanche comme les jours ouvrables, profitaient-ils de ce congé forcé pour prendre la poudre d'escampette. D'autres restaient au bercail pour répondre aux trois petits coups frappés à la porte « de derrière » par des malins qui savaient qu'il est toujours avec les cafetiers et, en l'occurrence, on pourrait quasi dire : avec le Ciel, des accommodements.

A l'occasion du Jeune fédéral de cette année, l'*Echo de la Broye*, dans un article signé : A. Dz., rappelle l'origine de cette institution et y ajoute quelques considérations intéressantes. Voici :

L'institution de notre Jeune fédéral remonte à l'année 1639. La situation de notre pays était alors des plus tristes, des plus critiques, des plus lamentables : « A cette époque, relate l'historien Vuillemin, les Confédérés avaient perdu deux biens que rien ne remplace : la confiance et la fraternité, perte subie grâce aux malheureuses questions tant politiques que religieuses, pommes de discorde de cette époque troublée au dehors par la terrible guerre de 30 ans, à l'intérieur par des haines implacables.

Dans des circonstances aussi graves, aussi grosses de conséquences, la Diète des cantons protestants décida qu'un jour de Jeune serait institué. Pendant longtemps, sous l'empire des événements passés, et sous l'action des passions non encore apaisées, le jour du Jeune revêtit un caractère confessionnel très marqué, les cantons réformés ayant leur Jeune particulier, les cantons catholiques, le leur.

Le 1er août 1832, alors que les grands principes de tolérance religieuse, étaient mieux compris, la Haute Diète décréta que cette solennité serait célébrée sur toute l'étendue de la Confédération, et ce tant chez les catholiques que les protestants, le troisième dimanche de septembre. Chaque Etat restait libre d'en régler les détails selon sa volonté, et plusieurs adoptèrent dès lors l'usage d'adresser du haut de la chaire, soit par la voix d'un laïque soit par l'organe d'un ecclésiastique, une exhortation, dite mandement.

Pour le canton de Vaud, ce mandement est remis aux ministres du St-Evangile par le Conseil d'Etat, (l'auteur en est fréquemment un pasteur) et toujours accompagné d'un arrêté de l'autorité exécutive.

En 1845, une proclamation, sorte de mandement, ayant pour but d'éclairer la votation populaire sur la Constitution, nouvellement élaborée, avait été rédigée par le Conseil d'Etat et devait être lue en chaire. Quarante pasteurs s'y refusèrent. Les récalcitrants furent suspendus; cette scission fut le point de départ de la fondation de l'Eglise libre.

Plus près de nous, récemment, quelques pasteurs ont refusé aussi de lire le mandement officiel. Les uns, écrivains, citoyens, députés, les en ont vertement blâmés, tandis que d'autres ont pris fait et cause pour eux.

D'après le compte-rendu d'une des séances tenues en août 1923, il a été déclaré au sein du Grand Conseil que dans le premier cas, c'était de la rébellion, tandis que dans le second c'était du sentiment.

Donc!... passons; mais rappelons, malgré tout, que le Jeune fédéral est et restera le souffle de la nation, la fête de la reconnaissance, la journée de l'humiliation. Gambaetta, le grand homme d'Etat français, le patriote prépondérant du siècle passé, n'a-t-il pas dit : « Quiconque porte « atteinte aux forces morales de son pays commet un crime ? ».



LE DOU DRAGON

STASSE s'è passâie lài a dza grantenet, aprî on camp. Trobllion et Mourdzon étant dou dragon dâo mime velâdzo et l'ètant zu avoué lào tsevu passâ on bocon d'écouïla pè Màodon. Clii camp de dragon à tsevu l'avâi dourâ trâi senanne et Trobllion et Mourdzon s'étâisâvant d'èin vèrè l'autro bet et de pouâi retornâ trovâ lau dzouvene femme : la Julie à Trobllion et la Djane à Mourdzon.

Faillâi vèrè lo derrâi dzo quemet l'étant benèze ! Lào mor riguenâve tot solet. Lo capitaino n'avâi pas pi coumandâ : « Rompez les rangs ! » que Trobllion et Mourdzon picatâvant âo dissime galop contre lào z'ottô que l'étant à l'autro bet dâo canton.

Ma fâi, l'avant ètà trâo fè po coumeinci à la montâie, et lè duve monture sè sant trovâie arenâie pè Carodzo et l'a bo et bin faliu s'arretâ pè Mèzire po lè laissi soilliâ et bâire on verro avoué lè camerardo de clii velâdzo, tant è que la n'ètai dza qui que l'irant oncorâ pè la cabaret de coumouna. Trobllion ein avâi 'na trombinâie et Mourdzo n son eimmourdzonnâie. Ma fâi, quand l'ant zû fraternisâ oncora on coup, l'a faliu quasû lè quetallâ su lào pique. Poûra Julie ! Poûra Djane ! voutrè dragon à tsevu porrant pas eimbrânsi voutrè boune djoûte sta né por

cein que lài a pas zu de nani et l'ant ètà dobedzi de s'arretâ âo Tsalet-à-Goubet et de lài droumî.

Quand lè que furâit dein lo pâilo, Mourdzon sè devîte, trâi sè solâ, sè tsausse, sa tunique, son quiépi, pu sè bete âo lhi, tandu que Trobllion sè site su onna chôla et sè met à ronfliâ. Vè la miné tot parâi, ne vaitcè-te pas que mon Trobllion sè reveille justo que lè pelion dâi get sè pouâvant eintrebètsi on bocon et va sè cutsi quasû tot riond; hormi son quiépi, son gilet et sa tunique vè Mourdzon. N'a jamé ètà fotu de trère se botte avoué lè z'éperon et lài arein zu à fère d'autro que de lè laissi. Et l'ètai oquie de courieux de vèrè noutrè dou dragon, eindroumâ l'on dè coûte l'autro, ressi lào moûno à tor à fère bramâ lè carreau de la fenitra. Tote lè duve minute, Trobllion, que l'ètai tot ènervâ, budzive onna tsamba, teindâi on'autra, sè verive contre lo bord avoué sè botte et, ti lè coup, avoué sè z'éperon, erpienâve lè tsambe à Mourdzon, que mouettâve sein sè reveilli. Et dinse tota la né.

Lo sèlâo ètai dza d'amon dâo boû quand Mourdzon s'è reveilli. Lè dzerret, lè piaute lè tsambe et lè coussu, mimameint lo veintro lài couaisant d'onna taula manâie que l'ètai po bramâ. Adan, ie sè soo de dèso lo leinsu dâo lhi po vèrè que lài avâi. Euh ! mon Dieu ! te possibillio ! L'avâi tot lo davau einsagnolâ, eincotsi, bariolâ, qu'on arâi djurâ cliiâo casaque à carret que lè z'Anglais mettant po sè vetî. Jamé tsambe parâire !

Adan, Mourdzon reveille Trobllion et lài fâ :
— Tot parâi, quinte z'erpienâie que te m'a fotu. N'è pas on reproudzo, mâ... t'arâi bin dû tè copâ lè z'onlhie (*) dâi pi ! Marc à Louis.

SUR L'ÉCHELLE

Vous n'avez pas connu Motzet, ni Crottu ? C'est tant pi pour vous. Motzet, un brave garçon de « Chez nous » où son père avait quelque bien au soleil (peut-être quelques dettes à l'ombre) et une bonne réputation. Crottu, un paysan point méchant, mais grognon, qui gardait jalousement la Rose, sa fille unique.

Et Motzet guignait la Rose à qui cela ne déplaisait point.

Un soir donc, planté sur les derniers « passons » d'une échelle, Motzet tournait de jolis mots dans l'oreille de la jeune fille quand un bruit de porte l'engagea à se bien tenir. Il n'était que temps : l'échelle était brusquement secouée, tandis qu'une voix assourdie répétait :

— Vau-tou décheindré, baugro !

Motzet descendait lentement, assurant ses pas autant que le lui permettaient les secousses de l'échelle. — Arrivé à peu près à portée de Crottu :

— Vo ne volhiai portant pas mé déguelhi, Jean-Marc ?

— Ah ! l'est tè, Motzet. Na, ne vu pas tè déguelhi, mâ té vu grulâ.

Et il donna de nouveau quelques violentes secousses à l'échelle.

— Ditè-vai, Jean-Marc. ète qu'on vos a dincé grulâ quand vos allâvi trovâ la Suzette ?

— Cein te vouaité, petître ? Et crai-tou que ma Rousa ne vaut pas onna grulâhie.

(*) ongles.